

Prix Jacques Chessex 2015

Senta Lenstra

Elève de 2^e année de l'Ecole de Maturité,
option spécifique arts visuels

Errance

La nuit, il m'arrive souvent de me promener assez tard. C'est un temps étrange. Il n'y a plus de lumière pour éveiller la créativité. La vivacité du jour est tout simplement absente. Cela me fatigue et me décourage de faire quoi que ce soit. Alors je reste dans les quartiers vivants, là où la population est toujours réveillée. Mais ce soir, j'ignore pourquoi, je me dirige dans le sens opposé.

C'est peut-être parce que j'ai passé une si bonne journée. Une de ces journées où tout va bien : il y a assez de lait au frigo, assez de céréales dans la boîte, le chat ne détruit rien dans la maison, mon patron ne m'interroge pas et mes collègues n'ont que de bonnes plaisanteries à me raconter. C'est aussi que je n'ai pas besoin de m'arrêter à un feu rouge, que mes documents livrés sont en ordre et que je ne tache pas la table pendant le souper. C'est simplement une très bonne journée.

Je me dis que cette chance doit continuer au moins jusqu'à la fin de la journée, au moins jusqu'à minuit. Je me sens courageux et je me dirige, pour le prouver, avec toute l'aise du monde vers les ruelles les plus sombres de la ville. Je suis tellement convaincu que ma chance va durer que je n'ai pas peur du tout. Et je marche très longtemps, très longuement, très loin de chez moi.

Je m'étonne. Comme la ville change de quartier en quartier ! Plus je m'éloigne du centre ville, plus les rues ont des fissures, plus les murs sont édentés, plus les racines serpentent sous le goudron, plus la verdure fourmille et plus j'ai l'impression que les gens ici vivent comme dans une forêt sauvage. Pas un chat n'y erre, pas un homme ne s'y fait voir. De temps en temps, une voiture passe, ralentissant chaque fois qu'elle s'approche d'une fissure particulièrement profonde ou d'une bosse exceptionnellement malévole. La vie se manifeste par des lumières, par une musique lointaine et par les bruits bizarres d'une source inconnue mais humaine. J'entends même, provenant d'un appartement, un verre qui se casse, suivi d'un juron.

Et je continue.

Je marche devant des immeubles de béton, des kiosques moisis, des parcs vides, une église avec une grosse horloge et des feux de circulation qui n'arrêtent pas de clignoter. La nuit ne cesse de devenir de plus en plus noire et algide, les étoiles ne brillent pas, la lune est loin d'être pleine et je ne perçois plus que le bruit de mes pas.

J'ai le sentiment d'être seul. Ce n'est pas la solitude qu'on ressent lorsqu'on est chez soi, qu'on lit un livre ou qu'on regarde la télé et que le voisin d'à côté est lui aussi chez lui. Non, c'est une autre solitude, celle qu'on peut ressentir quand on est sur Mars, observé par un robot curieux et que la Terre n'est même pas visible d'où on se tient.

Une solitude absolue, définie par une froideur affreuse et un silence angoissant. Je ne peux m'empêcher de penser que, si je crie, personne au monde ne m'entendra. Tout à coup, au loin, très loin, j'entends un crissement de pneus puis le bruit d'une collision. Je m'arrête et pense à l'âme qui vient probablement de s'en aller. C'est inouï ! Comme je peux entendre la mort s'approcher ! Et rien d'autre...

Et pourtant, je continue.

Je sais que la chance est toujours avec moi. Et j'ai raison, rien ne m'arrive. Il fait simplement un peu froid dans ce quartier désertique. J'observe les alentours avec curiosité, avec innocence.

J'arrive à une intersection particulièrement grande, je m'arrête. Ici, les feux fonctionnent normalement, c'est probablement un carrefour très fréquenté durant le jour. Mais c'est la nuit et il n'y a personne. Je m'amuse à imaginer la lumière du soleil et plein de gens, plein de voitures qui fourmillent à cet endroit. Je me dis qu'un jour je reviendrai, vers dix-huit heures, pour voir cet endroit à une heure de pointe.

Et là, je la vois. Au coin opposé de l'intersection se trouve une cabine téléphonique. Ce n'est pas une cabine moderne, une de ces cabines dont le système est compatible avec des cartes à puce, mais une cabine à pièces ! Il faut de la monnaie pour passer un appel depuis cet endroit malheureux trop peuplé le jour, trop désert la nuit. C'est une machine relativement antique ! Considérant la vitesse du progrès, c'est un miracle que cette vieilleries existe encore.

Je souris, rigolant doucement. Malgré l'absence totale de bruit et la noirceur de la nuit, je regarde quand même à droite et à gauche avant de traverser l'intersection.

J'admire la cabine. Le mur auquel le téléphone est attaché est peint en noir ; le travail a été visiblement mal effectué, la peinture fait des bulles, le peintre n'a probablement pas pris la peine d'enlever les poils du pinceau, ni de mettre une pancarte *Peinture fraîche* au moment où il le fallait car l'empreinte d'une main s'y trouve encore. Sinon, les autres murs sont en verre, un verre transparent, épais et bon marché, tout rayés, couverts d'autocollants et de graffitis. Le cadre de la porte est noir, mal peint, solide et il manque une poignée. Un bout de métal dépasse, j'imagine que des gens utilisent quand même cette machine. A l'intérieur le téléphone noir est accroché à une grosse boîte de la même couleur, ou peut-être est-elle grise. Sous le combiné se trouvent des touches comportant les numéros, au-dessus et au-dessous se trouvent des autocollants déchirés, qui expliquent comment utiliser l'appareil. La peinture laquée sur la boîte, sur les coins et autour des boutons est ébréchée, laissant entrevoir un métal carallin.

Au loin, une horloge sonne. Je le remarque à peine tellement je suis occupé à admirer cet ancêtre de la communication mobile. Je me rappelle vaguement de l'église que j'ai vue. Quelle heure est-il ?

Une lumière presque morte est allumée à l'intérieur de la cabine. Elle brille très doucement, sans vaciller. Une mouche enfermée dans la cabine crève sous mes yeux et tombe par terre. Comme c'est morbide !

Je me retourne et me penche contre un coin de la cabine. Il est arrondi, tout aussi mal peint. Je regarde le trottoir. Il est sale. Un mégot de cigarette ici, un papier là... Des herbes poussent entre les dalles, par miracle. La saleté se regroupe au pied du bâtiment en face de moi, où se trouve, au rez, un cabinet de médecin.

Le téléphone sonne. Mon cœur arrête presque de battre. Je me repousse avec violence de la cabine, je me retourne brutalement et je regarde le téléphone sonner. Il se tait et se met à sonner une seconde fois.

Oh, mon cœur a mal de la violence du choc ! Je n'en crois presque pas mes yeux, ni mes oreilles, surtout. Le téléphone sonne encore une fois, pendant trois secondes. Puis le silence revient.

Quelle sonnerie ! Forte, aiguë, térébrante, chiante à en mourir. Un croisement entre un coq maladif qui essaie de se vider les poumons au maximum, un crissement de pneus et une petite cloche brisée. Le bruit a le même effet pénétrant qu'un gong et le même choc contondant qu'une brique qui tombe sur la tête.

Je laisse sonner encore deux fois. Trois fois. Quatre. Cela m'agace. Je ne sais pas ce qui me travaille le plus : le bruit de la sonnerie ou le silence qui les sépare. Ce contraste brutal entre cri et silence est si irréel, impossible ! Pourtant, c'est ainsi.

Après le septième coup, je n'en peux plus. Je tire sur le bout de métal pour ouvrir la porte. Je me rends compte qu'il faut la pousser. Je me jette carrément dans la cabine, je trébuche, je m'effondre presque, je me tiens à la boîte, le combiné juste devant le visage. Avant de décrocher, je me lève nerveusement, je remets ma veste en place. La porte se referme derrière moi et tout ce que je peux entendre c'est la force de mes respirations.

Je décroche et mets le combiné à mon oreille.

« ...Allô ? »

Le monde autour de moi se rétrécit pour se focaliser entièrement sur cette voix qui me répond. Cette voix ! Une personne. Un inconnu à l'autre bout du fil est épuisé. Il court. Sa voix ressemble à du sable sous un pilon, à l'abolement fatigué d'un chien au bout du fil, au cri d'un enfant qui cherche sa mère, au soupir d'un esclave à la fin d'une longue journée.

Et il parle, non, il demande. Il supplie, il blême. Je ne peux à peine attraper ses mots, tellement il les crache vite. Il parle comme si... comme si je suis censé être quelqu'un d'autre.

C'est la seule chose qui a du sens. Il prononce tant de paroles qui ne me disent rien. Il pleure presque. J'essaie de lui dire quelque chose, mais sa tirade désespérée me rend muet.

Il est dans quelle genre de situation ? Il a besoin de quoi, de qui ? Et, surtout, pourquoi moi ?

L'absurdité de la situation me rattrape. Je suis là purement par hasard, moi ! Je fais juste une promenade tardive dans un quartier aléatoire et un gars qui me crie à l'oreille je-ne-sais-pas-quoi et oh mais quel cauchemar !

Quand il se tait, je reviens à moi, comme si je venais de me réveiller après une séance d'hypnose. Je regarde le mur mal peint là où la boîte est accrochée. Mes doigts sont crispés sur le métal. Je respire fortement. La lumière faible se fait sentir lourdement. Je suffoque dans la petite cabine. La paranoïa, la peur, la folie que je viens d'entendre sont affreusement contagieuses.

Je dois parler. Je dois lui dire quelque chose.

« ...Pardou, je ne sais vraiment pas de quoi tu parles. » Ma voix est toute faible, plus une expiration que n'importe quoi d'autre.

C'est comme si je lâche un verre en cristal. Ma phrase a tout aussi bien pu être la paire de ciseaux qui lui coupe son dernier fil de raison. Il se décompose entièrement. J'écoute tout simplement.

Il rigole, il est fou, puis il crie, il pleure, il chiale et il se lamente, il m'implore et me supplie, ses phrases sont décomposées et cassées. J'entends des *pourquoi*, des *comment* et mille choses que je ne pouvais même pas commencer à comprendre.

C'est trop insolite. La nature de tout ceci est extraordinaire, bizarre et difficile à digérer. Alors, après encore deux secondes d'écoute, je retire le téléphone de mon oreille et je raccroche. Le silence pèse des tonnes. La lumière m'aveugle. Je vois la mouche morte par terre à mes pieds. Ma main reste sur le combiné : il est couvert de sueur. Je ne respire presque pas.

M'efforçant d'inspirer calmement tout en acceptant que ma tête tourne comme ce n'est pas possible, je recule du téléphone, je m'adosse contre la porte et je m'affaisse un peu.

Mais quoi ?

Je respire pendant un bon moment. Oui, c'est tout. Je respire. Je ne pense pas. Je ne fais aucun effort physique. J'existe dans une petite cabine qui me piège et me protège.

Après quelques minutes, je trouve la force de me mettre sur mes pieds. Je serre ma veste autour de moi, je tire sur la porte et je sors.

L'air est froid dehors. Il n'y a aucune lumière, à part les feux de circulation et le lampadaire qui n'est pas en panne cent mètres plus loin. Et encore, je respire.

Finalement, je traverse de nouveau l'intersection et fais lentement, très lentement le voyage jusqu'à chez moi.

9 mars 2015